

UNE DISCIPLINE CARREFOUR : LA LINGUISTIQUE INDO-EUROPÉENNE

Au sein du groupe des langues dites indo-européennes, des ressemblances nombreuses et systématiques révèlent d'une part une communauté d'origine, d'autre part un jeu complexe d'interférences par delà les frontières linguistiques, dans le contexte d'échanges commerciaux et culturels. L'étude des affinités résultant d'une parenté génétique s'appuie sur une démarche comparative et fait appel à la méthode de la reconstruction. Cette approche, essentiellement historique, apporte à l'examen synchronique des faits un point de vue complémentaire. Ses domaines d'application, qui vont du déchiffrement de langues retrouvées à l'exploration de cultures archaïques, font de la linguistique indo-européenne une discipline carrefour.

L'objet de la linguistique indo-européenne est l'étude historique d'un groupe de langues, observables à travers une longue tradition et sur une vaste étendue. Ces langues existent pour une part (hittite, grec, indien du Mitanni) depuis le deuxième millénaire avant J.-C. et se distribuent géographiquement de l'Irlande à l'Inde et de la Scandinavie à la Sicile. Leur groupement se fonde sur des ressemblances nombreuses et précises, non seulement entre des éléments lexicaux et grammaticaux, mais surtout entre les procédés de la flexion et de la formation des mots. A de rares exceptions près, l'existence de ces similitudes n'a guère suscité l'intérêt avant la fin du XVIII^e siècle. Le sanskrit venait alors à la connaissance de lettrés occidentaux, circonstance particulièrement favorable à la prise de conscience d'affinités interlinguistiques. En effet, la langue classique de l'Inde présente avec le grec et le latin beaucoup de traits concordants. Une fois reconnus, ces faits demandaient une explication. L'hypothèse d'une origine commune a été avancée par W. Jones, prélude au développement de ce qu'on a appelé la grammaire comparée des langues indo-européennes. Sous l'influence des sciences naturelles, alors en plein essor, les pionniers de la nouvelle discipline se sont représenté l'ensemble de ces idiomes similaires comme une «famille» et ont fait appel à la notion de «parenté génétique». Un savant de la deuxième génération de chercheurs, A. Schleicher, a même résumé l'histoire du groupe sous la

forme d'un arbre généalogique. Cependant, d'autres théoriciens ont été sensibles à l'importance des contacts et des interférences entre les langues de zones contiguës comme facteur de rapprochement. Au XX^e siècle, N. S. Trubetzkoy est allé jusqu'à récuser la thèse selon laquelle la situation historique résulterait de la diversification d'une langue commune, l'indo-européen¹. La richesse et la complexité des faits expliquent en partie ces divergences d'opinions. En tout état de cause, la nature des rapports entre les parlers de l'aire indo-européenne varie de cas en cas. Les langues indiennes et iraniennes, par exemple, présentent entre elles des ressemblances spécifiques, de même que les langues baltiques et slaves, mais les contextes historiques ne sont pas les mêmes. Il y a eu, ici ou là, de fortes influences réciproques. Dans l'Italie ancienne, avant l'extension du latin à l'ensemble du territoire, des dialectes se côtoyaient et étaient le théâtre de nombreuses interactions en raison du taux élevé de sujets bilingues ou plurilingues. L'habitude des éditeurs et commentateurs modernes de traduire en latin les inscriptions osques et ombriennes met en évidence des parallélismes frappants. Pour les tenants de l'«école italienne», en particulier G. Devoto (1897-1974) et V. Pisani (1899-1990), les affinités spéciales aux langues italiques (latin et osco-ombrien) ne s'expliqueraient que par des interférences relativement récentes². Mais cette position est sans doute excessive. Si beaucoup de similitudes semblent imputables à des phénomènes de convergence assez tardifs, des concordances significatives remontent à un passé plus lointain, probablement antérieur à la diffusion de ces langues dans la Péninsule³. En somme, la réalité italique ne se comprend pas dans le cadre d'une seule hypothèse. De même, à l'échelle indo-européenne, la diversité des relations interlinguistiques invite à conjuguer le modèle de la parenté génétique et la théorie des ressemblances acquises par des échanges réciproques⁴. Pour la découverte des éléments hérités, la recherche dispose d'un instrument puissant : la méthode comparative. La tâche du comparatiste

1. Nicolas Sergueevitch TRUBETZKOY, «Gedanken über des Indogermanenproblem», *Acta Linguistica*, 1 (1939), p. 81-89.

2. Dans cette perspective, le latin et l'osco-ombrien sont deux dialectes indo-européens sans relation de parenté privilégiée et dont les désaccords sont anciens, les concordances récentes.

3. Cf. Roberto GIACOMELLI, «Latino, osco-ombrien, italico: innovazione, substrato, continuità», *Acme*, 43, n° 2 (1990), p. 5-26.

4. Le point de vue de Trubetzkoy n'est généralement pas retenu dans les travaux récents de linguistique indo-européenne. Voir l'ouvrage de référence de Warren COWGILL et Manfred MAYRHOFER, *Indogermanische Grammatik*, Heidelberg: Carl Winter, 1986, vol. I 1/2, p. 12.

LA LINGUISTIQUE INDO-EUROPÉENNE

119

consiste à établir, de langue à langue, des correspondances systématiques entre des unités grammaticales et lexicales de sens équivalent. Dans ces opérations, le critère de la pertinence n'est pas l'identité des formes, mais la récurrence des ressemblances et des différences à travers une série d'exemples. Après avoir longtemps privilégié l'étude des conditions formelles des rapprochements, les indo-européanistes en sont venus à accorder une aussi grande attention aux aspects sémantiques de la comparaison⁵.

Dans la perspective de l'approche génétique, la démarche comparative fournit les moyens d'une reconstruction. En effet, l'examen critique des données attestées conduit à la restitution de formes sous-jacentes, assignables à un état de langue antérieur. Si fascinante pour les pionniers de la discipline, la reconstruction ne représente pourtant pas un but en soi, elle est un outil heuristique, utile avant tout à l'histoire des langues particulières. L'indo-européen reconstruit se justifie donc principalement comme terme de référence pour l'appréciation des changements. En tant que recherche historique, la linguistique indo-européenne se trouve dans un rapport de complémentarité avec la linguistique synchronique. Les deux disciplines concourent à l'interprétation de nombreux faits de langue. En particulier, les irrégularités ou les traits aberrants d'une synchronie ne s'expliquent souvent qu'au prix d'une approche historico-comparative. C'est le cas, lorsqu'un état de langue conserve la «trace» d'une situation antérieure. En français, par exemple, l'alternance consonantique de l'opposition *sec/sèche* résulte d'environnements vocaliques différents dans les formes latines correspondantes. En allemand, une voyelle affectée de l'Umlaut garde indirectement le souvenir d'un *i* ou d'un *j* de la syllabe suivante. De tels phénomènes sont fréquents. Au plan indo-européen, l'exemple le plus remarquable concerne les effets de consonnes disparues. L'importance de ce domaine a déterminé le développement de la fameuse théorie des «laryngales». Il s'agit de l'hypothèse selon laquelle le système phonologique de l'indo-européen comportait des consonnes d'articulation postérieure non attestées directement dans les langues du groupe, si ce n'est — partiellement — en anatolien. La reconnaissance de ces «laryngales» permet d'expliquer de nombreuses anomalies dans les synchronies des langues particulières⁶.

5. Voir Emile BENVENISTE, «Problèmes sémantiques de la reconstruction», *Word*, 10 (1954), p. 251-64.

6. Un résumé commode de ces problèmes se trouve dans l'opuscule de Fredrik Otto LINDEMAN, *Einführung in die Laryngaltheorie*, Berlin: Walter de Gruyter, 1970.

La linguistique indo-européenne joue un rôle essentiel pour la connaissance des langues anciennes. Sa contribution est surtout primordiale là où un parler s'éteint et n'est plus compris. Des entreprises comme le déchiffrement, puis l'interprétation du vieux-perse, du hittite et du grec mycénien doivent beaucoup aux lumières de la comparaison. Dans le cas du vieux-perse, la lecture même des mots fait difficulté en raison du caractère ambigu des signes graphiques à valeur semi-syllabique. C'est pourquoi, le choix entre les variantes possibles se fonde d'une part sur l'exploitation des témoignages plus récents de la tradition perse, d'autre part sur le recours aux données parallèles de l'avestique et du sanskrit. De même, le hittite et le grec mycénien s'interprètent non seulement par la mise en oeuvre de critères internes (méthode combinatoire), mais également par l'application de la méthode comparative. Ainsi, le mycénologue allie fréquemment à une formation d'helléniste les compétences de l'indo-européaniste. D'ailleurs, ces compétences sont aussi précieuses pour l'étude de langues bien connues et riches d'une tradition ininterrompue. Le grec et le latin, notamment, profitent grandement d'un regard sur le passé indo-européen. C'est surtout vrai pour les nombreuses survivances de traits et de procédés archaïques.

L'apport de la comparaison à une meilleure compréhension des langues se répercute sur l'interprétation des textes. Voici, à titre d'exemple, un passage de Tite-Live (3, 55, 7). D'après la tradition, les consuls de 444 avant J.-C. rendirent inviolables trois classes de magistrats «en stipulant que si quelqu'un venait à porter atteinte aux tribuns de la plèbe, aux édiles, aux juges décemvirs, sa tête serait vouée à Jupiter». Dans le texte latin original, la notion de «porter atteinte» s'exprime à l'aide du verbe *nocere*. Le sens ordinaire est «faire tort, nuire à qqn». Mais, en l'occurrence, la sévérité de la peine suppose une faute très grave. Or, c'est ici qu'intervient le point de vue comparatif. Le correspondant sanskrit de *nocere* possède le sens fort de «faire périr», en plein accord avec la signification de lat. *nex, necare*. De toute évidence, l'emploi de l'historien latin conserve un archaïsme sémantique. Cet exemple, relatif à un élément du vocabulaire, fait entrevoir l'intérêt de la linguistique indo-européenne pour une enquête sur les formes les plus anciennes de notre culture. Il y a là un champ d'études considérable. La nature des faits permet de saisir, à travers une analyse rigoureuse du lexique, des aspects matériels et des institutions de la civilisation indo-européenne. Comme l'enseigne une terminologie commune à plusieurs langues du groupe, le cheval a joué un rôle déterminant dans l'expansion des «Indo-Européens». Ces

LA LINGUISTIQUE INDO-EUROPÉENNE

121

conquérants connaissent le char et la technique de l'attelage. C'est du haut de son char que le guerrier affronte son adversaire et cette forme de combat le caractérise à tel point que l'avestique *raθaēštā-*, propr. «celui qui se tient debout sur le char», désigne la classe des guerriers. Le mot correspondant du sanskrit védique, *rathesṭhā-*, s'emploie comme épithète d'un dieu avant tout guerrier, Indra. En revanche, ce sont des termes différents, *kṣatriya-* et *rājanya-*, qui s'appliquent dans l'Inde à la classe des combattants. Ces dénominations dérivent de mots relatifs au pouvoir et révèlent ainsi l'appartenance des guerriers à une «caste» supérieure. Parmi les caractéristiques de ce statut social figure un type d'éducation particulier. Le futur héros n'est pas élevé dans sa famille, il est confié à un père nourricier. C'est ce qu'on appelle le «fostorage». Des témoignages de cette institution se trouvent dans l'épopée homérique: Ainsi, Achille n'a pas grandi chez son père, mais auprès de Phoenix ou, selon une autre tradition, de Chiron. Cet usage a son vocabulaire. En parlant du père nourricier, la notion de «nourrir» ressortit à un verbe spécifique, *atitállō*. Et ce père de substitution ne s'appelle pas *patér*, mais *átta*. Au plan institutionnel et au plan lexical, ces faits ont un écho chez les Celtes et les Scandinaves.

Une fois adulte, le jeune homme exerce le métier des armes non seulement pour l'obtention d'avantages matériels, mais surtout pour l'accomplissement d'actes héroïques. Le champion des poèmes homériques recherche avant tout la gloire (*kléos*) dans son extension la plus grande. C'est pourquoi le mot reçoit des qualificatifs comme *eurú* «large, vaste», en rapport avec la dimension spatiale, ou *áphthiton* «impérissable», en rapport avec la dimension temporelle. Ce vocabulaire a sa contrepartie dans les hymnes védiques. La gloire guerrière fait donc bien partie des valeurs indo-européennes. Or, dans la poursuite de son idéal, le héros s'appuie sur un allié, le poète. Le poète, en effet, assure la diffusion et la perpétuation de la renommée. Une correspondance lexicale entre le grec et le sanskrit invite à se le représenter comme un barde, c'est-à-dire comme un personnage itinérant, à la fois porteur de nouvelles et transmetteur de récits héroïques: gr. *kérūx*, *kárūx* «hérald, messenger» vis-à-vis de skr. *kārú-* «chantre, poète». Dans la phraséologie ancienne, ce conteur «assemble les mots» comme l'artisan les pièces du char. Concurrément se rencontre la métaphore du tissage, également à haute époque et jusque dans le nom moderne de *texte* (emprunt du latin *textus*, de *texere* «tisser»). Selon le contexte culturel, cette activité poétique sert les intérêts des guerriers ou remplit une fonction religieuse. Le cas échéant, le poète ne se distingue guère du devin (type du latin *vātēs*) ou du prêtre.

A côté des guerriers et des prêtres, toute société a besoin de producteurs. Dans le monde indo-européen, l'élevage constitue l'essentiel des richesses. Les sources littéraires mentionnent, notamment, les troupeaux de bovins et d'ovins, et les noms du boeuf (lat. *bōs*) et du mouton (lat. *ovis*) comptent parmi les éléments les plus anciens du lexique. L'importance du gros bétail ressort du nom des éleveurs dans les textes irlandais : *bó airig*, litt. «hommes libres (*airig*) possesseurs de vaches (*bó*)». La valeur des bovins en fait un objet de convoitise (cf. skr. *gó-kāma-* «qui convoite des bœufs ou des vaches»). Ainsi, les razzias ont souvent pour objectif l'appropriation du bétail. Le vol de bœufs est un motif de vieilles traditions légendaires. Linguistiquement, l'enlèvement du bétail s'exprime au moyen d'un verbe signifiant «pousser devant soi, emmener» (gr. *ágein*, lat. *agere*).

A cette esquisse une description plus ample ajouterait de nombreux traits de tous ordres, mais ne modifierait pas l'image traditionnelle, selon laquelle les «Indo-Européens» répondent au type des peuples conquérants⁷.

Claude SANDOZ
Université de Lausanne

7. La thèse d'une expansion pacifique des populations indo-européennes (Colin RENFREW, *L'énigme indo-européenne*, Paris: Flammarion, 1990) ne nous paraît pas convaincante.